

LE BEAU VOYAGE ÉDUCATIF



Charles Guilbert
JOURNAL

Serge Murphy
COLLAGES



DAZIBAO
DES PHOTOGRAPHES

LE BEAU
VOYAGE
ÉDUCATIF

Dédiées à la publication de travaux novateurs ou hybrides qui impliquent dans leur genèse la présence de la photographie, Les éditions Dazibao se veulent un lieu privilégié pour réfléchir le photographique et ses liens singuliers avec d'autres disciplines ou pour associer littérature et photographie.

Ouvrage sous la direction de France Choinière

Conception graphique de Joanne Véronneau

Texte révisé par Janou Gagnon

Catalogage avant publication de la Bibliothèque nationale du Canada

Guilbert, Charles, 1964 -

Le beau voyage éducatif

(Des photographes)

ISBN 2-922135-22-5

1. Guilbert, Charles, 1964 - - Journal intime.

2. Écrivains québécois - 20^e siècle - Journaux intimes.

I. Murphy, Serge, 1953- . II. Dazibao (Galerie d'art). III. Titre. IV. Collection.

PS8563.U46B42 2004 C841'.54 C2004-940653-1

PS9563.U46B42 2004

Les éditions Dazibao

4001, rue Berri, espace 202

Montréal (Québec) H2L 4H2 Canada

Téléphone : 514.845.0063, télécopieur : 514.845.6482

dazibao@cam.org, www.dazibao-photo.org

Dépôt légal : 2^e trimestre 2004

Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

© Dazibao, l'artiste et l'auteur

Tous droits réservés

LE BEAU VOYAGE ÉDUCATIF



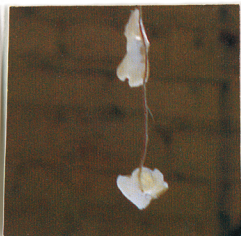
Charles Guilbert

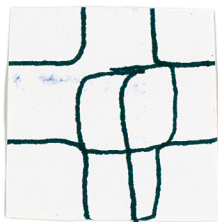
JOURNAL

Serge Murphy

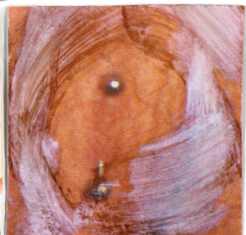
COLLAGES







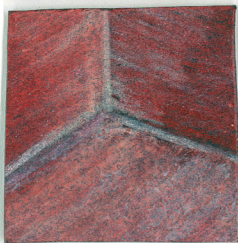
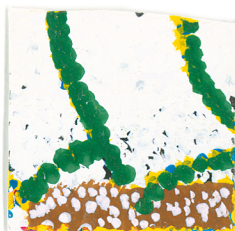




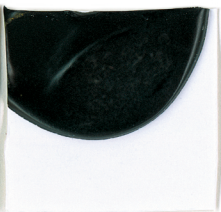


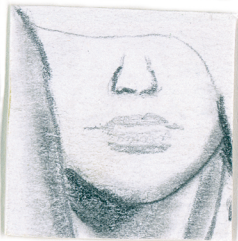
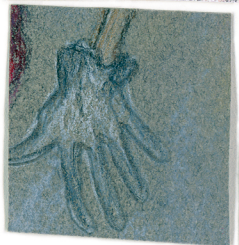
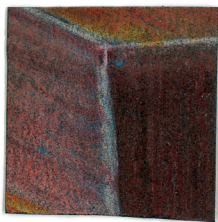


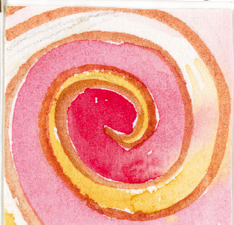
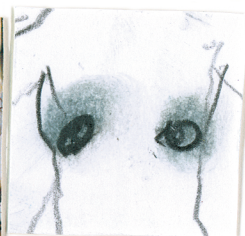






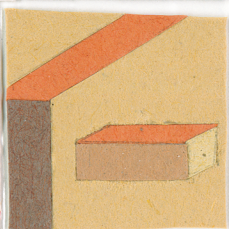


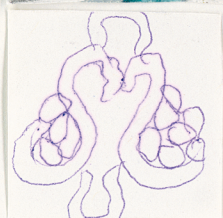


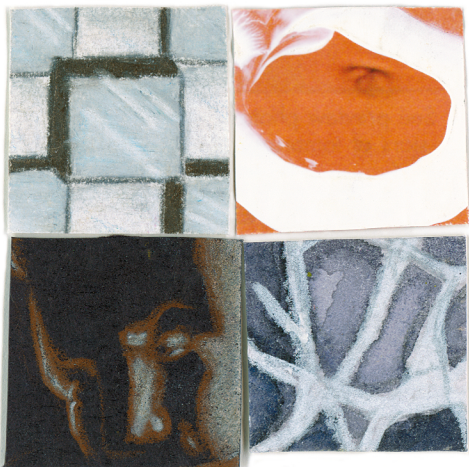






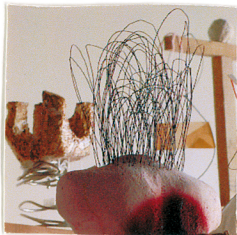












2004

Montréal, le 15 janvier

Je voudrais raconter mon histoire comme on souffle sur une chandelle.

Je sais qu'il faut ouvrir les yeux. Voir la pierre et la brique des maisons. Voir l'écorce des arbres. Voir les reflets du soleil sur les voitures. Voir la poussière sur les trottoirs. Sentir les yeux devenir secs. Voir, tout voir.

2003

Varsovie, le 4 janvier

Ma chambre est petite, brune, avec un plafond à vingt pieds de haut. J'aime le brun et la hauteur de cette pièce, mais pas l'écho qui amplifie mes plus petits gestes. Jusqu'à récemment, l'hôtel n'accueillait que des militaires : murs nus, lit spartiate. Mais depuis peu flotte au centre de la chambre un lustre clinquant aux coupelles en forme de tulipes.

Varsovie, le 6 janvier

Dans la rue, gelottante, une vendeuse de lacets.

Adam expose ses mystiques photos de la Bretagne dans l'entrée d'un magasin Kodak. Enthousiaste, il nous reçoit avec du vin, des olives et des biscuits, dans l'affairement des employés qui développent les souvenirs de Noël des Varsoviens.

Varsovie, le 8 janvier

Ce soir, Marek ira chercher pour nous, chez son fils qui est chanteur dans un groupe *heavy metal* nommé Hecatomba, son exemplaire en polonais du premier tome de *À la recherche du temps perdu*.

Cracovie, le 9 janvier

Nous frissonnons dans le compartiment que nous partageons avec un chic homme d'affaires de Cracovie, ce qui l'embarrasse vivement, pour lui-même, bien sûr, mais surtout pour nous et particulièrement pour Ève. À mi-parcours, il va jusqu'au wagon-restaurant et revient avec une grande tasse de thé au citron qu'il offre à Ève galamment.

Cracovie, le 10 janvier

Je reviens d'Auschwitz. La neige brille dans les arbres. Je n'aurais pas l'idée de me plaindre de quoi que ce soit.

Cracovie, le 12 janvier

Dans les rues bordées de maisons baroques, les gens, d'une élégance rare, semblent glisser comme des patineurs.

Je marche dans le désordre et le désir. Je voudrais avaler toute la ville et ses habitants affables, collectionner tous ces chapeaux aux formes anciennes et futures; écouter toutes les voix des chanteurs polonais; aller au musée, au concert, en banlieue; acheter des tasses, des icônes, des pantoufles.

Au petit-déjeuner, on me sert des cornichons et des champignons marinés.

Sainte-Anne-des-Monts, le 28 juillet

Le fleuve est calme. Sur l'amoncellement rocheux que la marée montante trans-

forme en une île minuscule, deux goélands à manteau noir se regardent les yeux dans les yeux.

Chaque après-midi, Adrienne me dicte les mots de son journal de voyage illustré. Quand je repense aux jours heureux que nous venons de passer ensemble, je m'aperçois que je retiens surtout ce qui, elle, l'a fortement impressionnée : les tortues du lac Long de Mandeville, les fantômes dans la forêt, l'araignée plus grande qu'une maison...

Sainte-Anne-des-Monts, le 29 juillet

Les fleurs et les plantes sauvages, qu'elles soient modestes ou spectaculaires, me fascinent. Du monotrope à l'épilobe, je les regarde à me griser. Tant de couleurs, tant de formes ! On pourrait aspirer à vivre comme le streptope rose, le sureau rouge ou l'eupatoire. À fleurir en groupe, à faire des fruits, à dormir puis à renaître.

Sainte-Anne-des-Monts, le 30 juillet

J'ai essayé, pendant des mois, de créer une œuvre sur le thème du désordre, mais en vain. Je retiens de tout ce travail un motif : celui du fil. C'est-à-dire la phrase, la voix, la ligne du dessin, le sens, l'objet de toutes les réparations... Le fil, c'est ce qui donne envie de vivre. Pourtant, je ne cesse de le couper. Est-ce pour continuellement éprouver sa présence ?

Sainte-Anne-des-Monts, le 1^{er} août

Je pense à Jean-Charles qui travaille douze heures par jour en rêvant d'un voyage réconciliateur. Je pense à Lulu et à son bonheur fragile. Je pense à Raymonde et au fossé qu'elle creuse devant elle pour retrouver la force de sauter.

Heureusement, il y a les fleurs. La pluie qui les rend belles. Les fleurs partout. Sur les cimes fouettées par les vents, même dans l'eau, dans le sable, sur les rochers et sur les troncs d'arbres pourris. L'opiniâtreté des fleurs.

2002

Paris, le 3 juillet

Assis dans un café de la place Clichy, nous apercevons sur le trottoir un homme blanc au regard furieux qui tient par le coude une mulâtresse. Il semble lui demander de s'excuser de l'avoir effleuré avec son parapluie. Elle refuse, le somme de la lâcher. Il refuse, s'énerve, la gifle. Elle saisit son parapluie à deux mains et lui en assène des coups sur la tête et sur les épaules. Adrienne, à mes côtés, rit très fort, comme si nous étions au théâtre.

Champ-du-Boult, le 7 juillet

Hier, après notre arrivée, nous avons donné des baies de cassis aux chèvres, humé toutes les fleurs du jardin et passé des heures à chercher les ustensiles, les verres, les chaudrons.

Il est maintenant onze heures. À tue-tête, l'âne braie et le coq chante. Ma petite dort.

Plébérel-Plage, le 12 juillet

Adrienne, comme d'habitude, chantonne tout au long du trajet, passant de temps en temps une remarque sur un panneau indicateur, sur un animal dans un champ ou sur les odeurs du pays.

À Dinan, nous prenons un café dans la buvette du mini-golf parmi les faons et les paons.

Champ-du-Boult, le 15 juillet

Servane, huit ans, est l'institutrice de l'école nichée sous l'arbre géant. Les enfants doivent lui obéir au doigt et à l'œil. Gymnastique, leçon de botanique, collation, sieste. « Dépêchez-vous ! Dépêchez-vous ! »

Champ-du-Boult, le 16 juillet

Tout est bien calculé dans ce voyage. Nous n'allons pas où il y a trop de gens. Nous ne dépensons pas trop d'argent. Nous ne marchons pas trop longtemps. Nous ne parcourons pas en voiture des distances déraisonnables. Tout est tellement précis que nous en venons à ne plus savoir si nous avons du plaisir.

Je rêve de pouvoir être franc sans que cela me bouleverse à tout coup.

Champ-du-Boult, le 17 juillet

Les huit vastes pièces de la maison débordent d'objets de toutes sortes : vêtements de poupée, verroterie, jeux de société, plantes, disques, tire-bouchons, polars, bandes dessinées, livres pour enfants, vases, coquillages...

Je lis *La fatigue d'être soi*.

Champ-du-Boult, le 18 juillet

On dirait que du vide, du vent, est entré dans mes mots, que je n'arrive plus à chasser.

Champ-du-Boult, le 19 juillet

Les jolies larmes d'Angéline ! Elle s'est brûlée en touchant avec sa cuisse la lampe pincée sur le montant du lit d'Adrienne.

Champ-du-Boult, le 20 juillet

Rien ici, dans le paysage, n'est extraordinaire. Mais tout est mouvant, équilibré, gracieux et sauvage à la fois. À cueillir. À capter.

Il aurait fallu, pour atteindre la chapelle romane tout en haut de la butte, piétiner les herbes et les fleurs qui couvrent le vieil escalier de pierre. Nous ne nous y sommes pas résolus.

Champ-du Boul, le 22 juillet

À Orval, l'oncle d'Anne s'occupe lui-même de l'immense jardin qui entoure son manoir, où triomphent les agapenthes et les acanthes. Après avoir passé sous la glycine centenaire, nous découvrons à l'intérieur sa riche collection de crêches, d'assiettes et de verres anciens.

J'ai succombé à *L'Homme à la figue*, un tableau de Simon Vouet. Avec une délicatesse presque indécente, le fier personnage tient entre le pouce et l'index le fruit violet à l'allure de testicule.

Champ-du-Boul, le 26 juillet

Adrienne veut ouvrir toutes les noix, goûter tous les fruits, prendre tous les chemins, plonger le gros orteil dans tous les cours d'eau, caresser toutes les bêtes, grimper sur tous les murets...

Nous avons surpris Régnéville dans une lumière de poème. Un vide ondoyant semblait envelopper tous les éléments du paysage : les fours à chaux, le château en ruine, les moutons dans le marais près de la mer... Comme s'ils étaient en suspension.

Champ-du-Boul, le 28 juillet

J'aime, dans les hauteurs, contempler avec Serge les multiples tons de vert du bocage, plonger ensuite avec lui jusqu'au fond des vallées, et mouiller ma nuque puis la sienne dans le fracas des cascades.

Champ-du-Boul, le 29 juillet

Sylvie est comme une petite vieille. Elle ne peut pas boire de café fort le matin. Elle a froid à l'ombre et chaud au soleil. Elle étouffe sous un plafond à moins de dix pieds de hauteur. Elle prend des fortifiants, accumule les théories sur les rapports entre les maux physiques et psychiques, ne supporte pas le bèlement des

moutons ni l'odeur du diesel. Visiter le pays ne lui dit rien. Voilà pourquoi elle s'enferme dans son pavillon de Bretagne et lit des romans d'Agatha Christie. Je l'entraîne jusqu'à Genêts, un coquet village de schiste. Sur la grève, elle voit des oies et rit, et rit, et rit.

Champ-du-Boult, le 30 juillet

Adrienne, Serge et moi marchons au ralenti sur le chemin couvert d'arbres où le lierre, abondant, scintille malgré l'ombre.

2001

Montréal, le 28 mars

Ici, quand je vais d'un endroit à un autre, j'oublie que je vis.
Une femme dans un manteau sale pleure à l'entrée du cinéma.

Montréal, le 29 mars

Un grand calme envahit la maison : Adrienne s'est endormie.
Encore ce soir, je survivrai à la violence des messages publicitaires présentés deux fois de suite au milieu du Téléjournal.

Montréal, le 1^{er} avril

L'oiseau au chant flûté qui revient chaque été dans le vieil érable devant chez moi, réussirai-je enfin à le voir ?

Montréal, le 6 avril

J'ai passé des heures, dans l'atelier, à effacer mon ombre par divers moyens. Mes recherches deviennent austères. Plus de couleurs, plus de rires, plus de candeur...

Luxembourg, le 6 mai

À mon arrivée, je vois deux pétales de tulipe orange, écrasés sur le pavé gris.

Un Africain aveugle entre dans le café. Tous les habitués lui sourient. Je sens qu'on l'aime. Un gros homme l'aide à grimper sur un tabouret. La serveuse lui dit : « Un verre de *rouge* ? », insistant généreusement sur le dernier mot comme pour lui offrir la couleur.

Deux couples se succèdent à la table d'à côté. Je ne les différencie pas. Ils fument et parlent peu. C'est dimanche.

Plus tôt, dans la vitrine d'une librairie au fond d'un passage couvert, j'ai aperçu un livre intitulé *Éloge du silence*.

Luxembourg, le 7 mai

Les deux jeunes mariés polonais profitent de leur voyage de nocces pour philosopher avec les gens du pays. À la pizzeria, ils racontent au serveur débordé qu'à Bruxelles, on a ri d'eux quand ils ont demandé des francs luxembourgeois. « En Belgique, on méprisait les Luxembourgeois : aux Pays-Bas, c'est des Belges que les Hollandais se moquaient... La haine entre les peuples est systémique. » Le serveur, qui n'a pas compris les Polonais, dit : « Ah ! Les questions d'argent ! »

Luxembourg, le 8 mai

Je pensais que ce parfum venait de l'arbuste rose. Je me suis approché et j'ai pris une grande inspiration. Il venait d'ailleurs.

J'ai complètement perdu l'habitude d'être seul. Je cours dans les rues et le temps ne passe pas.

2000

Lestelle-Bétharram, le 10 juillet

Nous approchons des Pyrénées. J'ai l'impression d'être accueilli par le paysage. Les plis de la montagne comme des bras tendus.

Lestelle-Bétharram, le 12 juillet

Une bambouseraie de papier peint couvre entièrement les murs du café de Pau où je cherche en vain la porte des W.-C.

Au musée, Adrienne est fascinée par les scènes de guerre, les têtes coupées, les batailles de chiens. Elle me montre tout cela, courant d'une œuvre à l'autre. Je n'ai pas même une minute pour contempler le tableau miniature montrant un rayon de lumière qui pénètre dans une chambre par une porte entrebâillée.

Nous grimpons jusqu'à la Croix-des-Hauteurs. Là, près de la statue de la vierge éplorée, deux hommes soulèvent un arbre mort et le balancent dans un camion rouge.

Lestelle-Bétharram, le 18 juillet

À Oloron-Sainte-Marie, le soleil plombe sur la coupole de la cathédrale. On dirait le crâne de la ville.

Lestelle-Bétharram, le 22 juillet

Nous nous égarons dans Lourdes en voiture. La foule des pèlerins s'entasse le long des rues et s'enfonce dans les boutiques de souvenirs afin de nous laisser passer.

Lestelle-Bétharram, le 28 juillet

Des clochettes résonnent dans la brume épaisse, au col de Soulor. Apparaissent

puis disparaissent des silhouettes de chevaux, de vaches, de moutons... Nous avançons lentement sur la route en lacets bordée de ravins, jusqu'à ce que la panique nous gagne. Souvenir de l'accident au Monténégro.

Montréal, le 25 août

Sur le trottoir, une femme fait semblant de s'évanouir devant un homme pour déposer sa peine dans des bras forts.

1999

Tokyo, le 3 avril

L'impossibilité de communiquer me rend comme un enfant. Je sors des commerces en sautillant et en riant, intimidé et excité à la fois.

Petit-déjeuner dans une longue pièce aux murs vert pâle et au sol recouvert d'un tatami. Sur la table, notre hôte a disposé différents plats dans un ordre savant : un œuf, des ocras, des rondelles de daikon, des tomates, un bol de soupe miso, des algues, un morceau de saumon et un grand bol de riz.

Tokyo, le 4 avril

Nous avons assisté, au temple Meiji-Jingû, à la séance de photos d'un couple de nouveaux mariés et de leurs familles. Le photographe était exigeant, même avec les tout-petits, corrigeant les postures et recherchant l'attention de tous. Nous avons perdu cette façon d'aller chercher l'âme de chacun dans les photos de cérémonie.

Tokyo, le 5 avril

Nous marchons dans Shibuya ce matin. La ville est lente à s'éveiller. Tout le monde semble traîner, tarde à retourner au travail pour une autre journée qui s'annonce épuisante. Les amoureux se quittent à regret en regardant leurs

montres, en soupirant, en se tenant par la main jusqu'à ce que la distance brise leur lien, puis chacun détale sans se retourner. Alors la ville se secoue, s'anime, s'agite, s'époumone, gonfle, déborde, et l'on se bouscule joyeusement jusqu'au soir.

Le temps gris n'arrive pas à rendre Tokyo triste.

Bercés par la pluie qui tambourine sur les fenêtres du train et par la voix machinale du conducteur, nous désirons tous deux que le trajet ne finisse jamais, que le temps s'étire indéfiniment dans la douceur du retour à l'hôtel.

Tokyo, le 6 avril

On nous conduit jusqu'au bureau du directeur. Un vieillard est à moitié endormi dans un large fauteuil de cuir noir. Quand il nous aperçoit, il se lève et nous tend sa carte d'affaires. Puis il appelle M. Fuminori. Ce dernier arrive, nous tend sa carte d'affaires, et nous conduit dans des bureaux où tous les employés nous donnent leur carte d'affaires. Il nous mène ensuite à la salle d'exposition. Il nous laisse observer les lieux durant quelques minutes, nous dit que l'équipe de montage arrivera le lendemain et nous reconduit dans le bureau du directeur. Nous nous regardons tous les quatre en silence. Alors, le directeur dit des mots en japonais que M. Fuminori nous traduit : « Avez-vous besoin d'autre chose ? » Nous répondons « non », nous nous levons et quittons le musée, la gorge serrée.

Au parc Veno, dans les allées de cerisiers en fleurs presque phosphorescents sous le ciel d'orage, nous naviguons entre pureté et moisissure. Un homme soûl, accompagné par un harmoniciste, fait une danse avec un parapluie déginglué. Un autre, très chic, écoute un concerto de Mozart assis en tailleur sur une haute roche.

Tokyo, le 8 avril

Les techniciens au montage sont arrivés, tous en uniforme orange et en pieds de bas : les souliers restent dans la réserve.

À l'heure du thé, subitement, tout le monde disparaît sauf Midori, qui nous demande de la suivre. Elle nous mène, Nathalie et moi, dans une vaste salle de

conférences. Une théière et deux tasses sont posées sur la table oblongue. Elle ferme soigneusement la porte coulissante sur nous.

1998

Saint-Juste-du-Lac, le 3 juillet

Je commence par cette première phrase rituelle : *Je n'arrive plus à tenir un journal.*

Depuis notre arrivée dans ce lieu bercé par le clapotement du grand lac Témiscouata, je connais des peines étranges.

Saint-Juste-du-Lac, le 5 juillet

Nathalie et Casimir nous rendent visite. Ils sont de très bonne humeur. Mais je sens qu'entre nous quelque chose grince. Nathalie affiche un calme implacable et répète que le lieu est magnifique. Moi, je sombre sans raison. Ma mâchoire se crispe. Je sens mon cou se raidir. Je voudrais que nous abordions un sujet essentiel, que nous inventions quelque chose, que nous jouions. Mais rien de tel ne se produit. Nous nous donnons des nouvelles. Nous parlons des agissements détestables de gens dont nous avons l'honneur de nous méfier communément. Nous répétons des choses que nous avons déjà dites.

Les échanges de paroles m'angoissent de plus en plus. Je sens, quand j'ouvre la bouche, que ce que je dis est inutilement détaillé, ou naïf, mécanique, interminable, confus. La conversation m'aspire et me laisse sans énergie.

Quand je joue aux cartes, fais une randonnée de bicyclette ou prépare un repas avec les autres, je ne désespère plus.

Saint-Juste-du-Lac, le 9 juillet

Le psychanalyste me dit : « Vous êtes extrêmement prudent. Vous semblez craindre quelque chose. Vous êtes sur vos gardes. »

Je descends jusqu'au rivage, y étends les dessins de larmes que j'ai faits à l'encre de Chine, puis, de la véranda en surplomb, je contemple l'arrivée de l'orage.

Marseille, le 15 novembre

Trois élégantes Africaines au visage teint en bleu, vêtues de robes et de châles au tissu identique, se promènent bras dessus, bras dessous sur la Canebière parmi les kiosques couverts de santons.

Manosque, le 17 novembre

Les enfants entrent et sortent de la salle de cinéma en riant : ils ont aperçu un homme nu dans un bassin sacré au Japon, une Irakienne dans sa boutique de diamants, des briseurs de vitres, un hermaphrodite, une femme soûle aux souliers rouges...

Parfois nos baisers sont tout nouveaux. Hier, en plus des lèvres, la chaleur du haut de sa poitrine contre la mienne.

Aix-en-Provence, le 18 novembre

Manon a posé sa main sur mon épaule comme par erreur. Les grimaces sur son visage exprimaient une grande gentillesse. Nous avons joué ensemble à dire la vérité. Il y a quelques mois, elle ne savait plus si elle était morte ou vivante. Elle s'en est sortie en mangeant une incroyable quantité de pommes de terre.

Vers Montréal, le 19 novembre

Mon voisin de siège, chef d'une entreprise d'étalages, revient de huit jours à Paris où il a vu un ami mourir et être incinéré. Il était chez la veuve ce midi même. Le téléphone a sonné. C'était l'école qui appelait : la petite ne tenait pas le coup. Elle devait rentrer pour se reposer et calmer sa peine.

1997

Saint-Jean-Port-Joli, le 7 avril

Lors du premier exercice de relaxation au début du cours de yoga, la monitrice dit : « Oubliez toutes les personnes. Celles que vous avez vues aujourd'hui et celles que vous verrez. » Mais comment est-ce possible ?

Saint-Jean-Port-Joli, le 10 avril

Je suis terré dans un demi-sous-sol traversé par mille tuyaux dans lesquels coule l'eau usée des propriétaires vivant au-dessus.

Assis sur une chaise droite, je bois du vin dans une solitude radicale et j'écoute la radio jusqu'au milieu de la nuit.

Cap-des-Caissie, le 7 juillet

La maison nue est plantée au centre d'une vaste pelouse phosphorescente, devant une route qui longe la mer.

Je voudrais écrire, mais je n'ai plus accès à la fiction. Plus accès à moi-même.

Moncton, le 8 juillet

Sur le chemin de l'atelier, nous rencontrons Georges-Émile, méconnaissable, le corps gonflé par la friture, les hanches étouffées par des jeans trop serrés, un filet de bave entre les lèvres, le teint gris pâle, les cheveux clairsemés et comme recouverts de cire. Il revient de l'Ohio où il a visité des amis qui l'ont trimballé dans l'ennui de leurs familles. Il raconte que son oncle prêtre, de qui il croyait hériter la maison, veut la lui vendre, fort cher. L'oncle rentrera d'Alger le mois prochain et compte s'installer tout près de chez lui. « Finies mes petites débâches », déplore-t-il.

Nous rendons visite à Serge Robichaud. Quelque temps après la mort de son amant emporté par le sida, il a eu un grave accident d'auto qui l'a plongé dans un

état dépressif chronique. Je ne peux détacher mon regard du trou qu'il a au sommet du crâne.

Yvon nous emmène chez le poète Guy Arsenault, qui vit chez sa vieille mère. Buvant café sur café, il tremble de tous ses membres et sa voix chevrote. Mais sa puissante aura, elle, continue d'irradier. Il nous montre ses dessins : une femme aux multiples visages, un train qui défonce un *barbershop*, un cheval qui crache de l'encre...

Nous finissons la journée chez Yvon. Nos têtes frôlent les grands nuages d'ouate qui pendent du plafond.

Miami, le 23 décembre

Un voleur est entré dans la chambre du motel durant la nuit et a pris mon argent, mes lunettes de soleil et mon journal de voyage.

Key West, le 27 décembre

Nous marchons longuement sous la pluie et dans le vent froid, cherchant à percer le secret des coquettes maisons pleines d'ombre. À la nuit tombée, nous regagnons le terrain de camping. Il est complètement désert, et notre tente a disparu.

Florida City, le 29 décembre

Tôt le matin, sans avoir mangé, nous mettons le cap vers Clewiston, au cœur de la vraie Floride, dit le guide touristique. Après avoir roulé pendant des heures et des heures dans des orangeries protégées par des barbelés, nous commençons à sentir la faim, mais il n'y a aucun restaurant en vue. Nous arrêtons dans une station-service pour acheter du café et des bagels, et nous nous installons sur un socle de béton au bord de l'autoroute. Un camion aux pneus mous arrive. Nous sommes à côté de la pompe à air ! Déjeuner au son du compresseur.

Flamingo, le 30 décembre

Palmiers courts et brillants, palétuviers, acajous, chênes verts recouverts de mousse espagnole : nous campons dans une forêt enchantée, pas très loin des alligators. Au milieu de la nuit, une horde d'aéroglistes se met à gronder.

Brandenton, le 31 janvier

La tente est dans le coffre de l'auto. Nous dormons derrière la benne à ordures, dans un motel avec cuisinette de Anna Maria Island.

1996

New York, le 13 mars

Au risque de sa vie, un garçon en rouli-roulant saute par-dessus une poubelle cabossée et retombe au milieu de Broadway entre deux meutes de taxis.

Dans la librairie Barnes and Nobles, le capitalisme et la curiosité s'allient dans la démesure. J'y lis un poème de Brautigan sur une feuille de salade tombée à côté du bol.

New York, le 14 mars

Nous rentrons à l'hôtel en fin d'après-midi. Serge, assis sur le rebord de la fenêtre, regarde les compactes filées de voitures qui klaxonnent dans l'espoir de gagner rapidement le centre-ville. Il pose l'index sur ses lèvres et leur dit poliment : « Chut ! » Nous nous assoupissons sur le lit *king* malgré le vacarme. Au réveil, la ville est toute noire, percée de rectangles blancs. Je pense aux femmes de ménage qui nettoient les bureaux de tous ces buildings. Elles poussent des chariots bringuebalants sur lesquels sont empilés guenilles, rouleaux de papier hygiénique, sacs de plastique, balais et détergents. En tirant pour les faire rouler hors des vieux ascenseurs, certaines, ce soir, se feront un méchant tour de reins.

Une mère et son fils essaient de régler leurs différends en direct à la télévision. Le père, absent pendant des années, vient d'apparaître. Le fils pleure, la mère applaudit.

Vers Montréal, le 10 août

J'arrête la voiture sur l'accotement de l'autoroute, secoué par l'émotion. À la radio, un chant de déploration des pygmées Aka.

Vers Toronto, le 4 octobre

Dans le train, je croque une pomme à grosses mordées. Mon voisin de cabine dort. Je découvre, tassés les uns contre les autres dans la fraîcheur du cœur, huit pépins recouverts d'un duvet délicat.

1995

Acton Vale, le 2 janvier

Mon cousin habite à deux minutes de chez mon grand-père. Nous dînons ensemble tous les trois pour la première fois. Ils me parlent des différents trajets possibles, en auto, pour se rendre de chez l'un à chez l'autre. Tout dépend des feux de circulation. Si c'est rouge rue Boulay, on prend à gauche sur du Marché; si c'est vert rue Saint-André, on passe à côté de la gare; si...

Mon grand-père nous raconte des histoires. Un hiver, dans les années cinquante, on lui demande de porter un chargement d'arbres de Noël à Boston. Arrivé dans la ville, il ne parvient pas à trouver le lieu de livraison malgré les indications qu'on lui donne: il ne comprend pas l'anglais. Un grand Noir, chauffeur de taxi, voyant sa détresse, lui dit: « Follow me. » Mon grand-père monte dans son gros camion et suit son bon Samaritain qui le mène, comme souhaité, au Boston Market. Depuis ce jour, il bénit les Noirs et ne tolère pas qu'on dise un mot contre l'un d'eux.

Saint-Cyrille-de-Lessard, le 5 avril

Bernard, suivi des trois chats, sort de l'étable avec ses bidons et ses seaux. Près de moi, le chien essaie de manger des grains coincés entre les planches du perron. Il fait un temps de Pologne et la radio joue sans interruption de la musique d'orgue.

New York, le 4 juin

Dans Central Park, je mange un hot dog en regardant de vieux Américains écouter le match de base-ball, un transistor à la main.

Une vingtaine d'étudiants agenouillés sur le trottoir dessinent une église de Fifth Avenue. Complètement absorbés, ils ne voient pas les clowns qui passent derrière eux.

Montréal, le 22 juin

Ma très vieille grand-mère a quatre paires de souliers : des blancs, des gris, des bleus, des noirs. Des souliers pour chacune des saisons, inusables. Ils la mèneront jusqu'au bout de la vie.

« J'aime penser, tranquillement, assise dans mon fauteuil, et me souvenir de ma jeunesse, confie-t-elle. Je ne m'ennuie jamais, même quand je suis seule toute la journée. »

Elle rend visite à son ancienne voisine de chambre, qui habite maintenant au quatrième étage et reste alitée toute la journée. « Vous reviendrez me voir demain, madame Blais ? » « Bien sûr, madame Turcotte », répond ma grand-mère avant de sortir de la chambre. Du bout du corridor, elle entend : « Je vous aime. » « Moi aussi », lance ma grand-mère avant de s'engouffrer dans l'ascenseur.

Saint-Venant, le 20 juillet

Je roule à bicyclette dans l'herbe haute du chemin qui longe la rivière. Au retour, vers quatre heures, je trouve la maison engoutie dans l'ombre de la colline.

Quand je médite, j'ai tendance à me voûter, comme si j'avais un lourd fardeau sur les épaules. J'ai du mal à me redresser et à être « digne », comme le demande Judy. C'est que je ne sais pas concilier dignité et humilité. Ou je bombe le torse, ou je me voûte.

Guy Richer, producteur de tomates biologiques, m'invite à un souper communautaire en l'honneur de deux agronomes maliens en visite au village.

1994

Nice, le 10 juin

Dans la chambre exiguë près de l'escalier central de l'Hôtel de Provence, chacune de ses caresses m'étonne.

Nous dévorons des pissaladières et des abricotines, marchons longuement dans les rues anciennes au coin desquelles parlementent les vieilles femmes, faisons une sieste sur les galets, puis perdons la tête dans le marché aux fleurs.

Sospel, le 13 juin

Au réveil, nous suivons dans les montagnes un sentier parfumé par les genêts et le thym qui nous mène jusqu'à Olivetta, en Italie, où c'est jour de fête.

Lirici, le 14 juin

Mille oiseaux piaillent cette nuit. Je tente de me noyer dans leurs cris pour trouver le sommeil, mais je n'y arrive pas.

Lamporecchio, le 16 juin

Je me réveille au sommet de la colline et vois la Toscane plongée dans une brume très blanche.

Florence, le 17 juin

Côte à côte, nous contemplons le majestueux pin parasol au double tronc dans le jardin de Boboli.

J'aimerais que Serge et moi puissions nous embrasser sans gêne, appuyés sur une balustrade au-dessus de l'Arno.

Lucca, le 19 juin

Dans l'église San Michele, j'allume un cierge en pensant à ma cousine. Nous faisons ensuite le tour de Lucca en marchant sur les remparts embaumés par les tilleuls en fleurs.

Torregrosso, le 21 juin

Deux chiens tournent autour du bosquet de lavande pour dévorer les abeilles. De loin, on dirait qu'ils se battent contre les petits esprits du jardin.

Torregrosso, le 23 juin

À la trattoria I due ponti, notre voisin de table, voyant nos plats arriver, nous dit que sa sœur cuisine, elle aussi, d'excellentes olives frites. Il nous la présente. Elle rougit. Diane leur dit : « C'est émouvant de voir un frère et une sœur à l'âge adulte partager ensemble un repas et si bien s'entendre. » Durant le repas, elle les interrompt deux fois pour leur répéter la même phrase.

Torregrosso, le 26 juin

Bello et Brutto sont manifestement amoureux. Ils lèchent leurs pénis tour à tour et, surtout, s'embrassent à pleine gueule. Parfois, Brutto enfouit toute sa tête entre les crocs de Bello, qui les serre juste un petit peu, faisant semblant de vouloir mordre. Ils gignent tous les deux. Leur amour déborde. Ils courent

jusqu'au fond du jardin pour attraper des papillons, boivent une lampée d'eau dans l'étang puis s'étendent dos à dos sous le figuier.

Les cheveux de tous les garçons de la ville sont parfaits : fraîchement taillés, propres, gominés avec soin. Pourquoi leurs amoureuses se sauvent-elles sur des scooters rouges ?

Torregrosso, le 27 juin

Tacheté de soleil, je lis un livre sous l'acacia dont les petites feuilles ne projettent que des billes d'ombre.

Il s'agit de creuser un grand trou au milieu de la journée, d'y plonger, de s'y perdre, de presque tout y oublier.

Nous nous baladons sur la colline à l'heure dorée, flanqués des deux chiens. Brutto, qui semble timide, presque idiot, qui a mauvaise haleine, qui est trop maigre, et dont les oreilles mouchetées semblent maculées de boue, se met à courir jusqu'au fond de la vallée avec une vigueur et une aisance que je ne lui soupçonnais pas. Bello le charmeur, le chien au large sourire, a beaucoup de mal à le suivre, trébuchant sur les mottes de terre sèche.

À Spoleto, au détour d'une rue, je retrouve la gitane qui joue à l'accordéon les airs les plus tristes du monde, accompagnée de son petit chat en laisse.

Torregrosso, le 29 juin

Diane parle d'une femme de Turin qui s'appelle Angela et dont le nom de famille pourrait être « Vingt sous zéro ».

Passant ses journées, depuis des années, à envoyer au Canada les bénédictions du pape, Diane a développé une passion pour les noms québécois. Elle a dû se retenir pour ne pas écrire un mot de son cru à celle qui porte le nom de ses rêves : Madeleine Larivière.

Elle rêve de planter un bouleau blanc dans son jardin, parmi les néfliers, les tamaris, les abricotiers, les cyprès, les palmiers et les cèdres du Liban.

Torregrosso, le 30 juin

Serge et moi jouons mutuellement à vider l'autre de son amour-propre.

Torregrosso, le 1^{er} juillet

Nous avons beaucoup pleuré la nuit dernière. Nous ne disions rien, mais des images similaires occupaient nos têtes : des images de rupture. Nous nous connaissons assez maintenant pour désespérer de ce qui ne changera jamais.

Complète disparition de l'enthousiasme.

Torregrosso, le 4 juillet

Nous nous baignons dans la piscine du village de Castel Ritaldi qui surplombe les oliveraies, les vignes ainsi que les champs de tournesols. Serge flotte sur le dos, bonnet de bain de travers. Mes yeux courent sur les torses dorés des garçons d'agriculteurs qui paradent, fanfaron.

Serge a acheté à Pérouse une chemise rose qui lui va à ravir.

Nice, le 8 juillet

Une folle hurle des mots incompréhensibles vers nous qui, comme des oiseaux tristes, mangeons de la pizza entre deux boulevards.

Vers Montréal, le 10 juillet

J'ai passé des heures à essayer de dormir. Des heures de rêveries étranges durant lesquelles j'ai traversé des grilles, des feux, des bois obscurs et des lumières fraîches. Des heures à frôler le sommeil, qui n'est jamais venu.

Québec, le 21 juillet

Serge et moi avions besoin de nous séparer. Je continue mon voyage seul, chez ma petite sœur.

Il n'y a pas de commencement à ma tristesse.

Je rencontre Claudie au supermarché en matinée, par hasard. Quand nous nous sommes quittés, hier, elle ne m'a pas demandé le numéro de téléphone de ma sœur, chez qui j'habite. Elle ne tient pas à me revoir. Je la comprends : ma conversation est devenue ennuyeuse. La sienne l'a toujours été. Embarras, donc, dans le rayon des fromages. Paroles confuses. Je me dirige vers la mousse à raser ; elle, vers les fruits et légumes. Miracle : nous ne nous revoyons pas.

Québec, le 23 juillet

J'ai fermé mes yeux un instant. J'ai senti que mon cœur était une substance chimique en transformation. J'ai vu des acides liquides qui brûlaient des boules blanches et poreuses dans une lumière variant sans cesse d'intensité. J'ai cru que je pourrais muer, laisser ma vieille peau.

Québec, le 25 juillet

Quelque chose m'étouffe. Une angoisse bizarre. Le moindre incident me chavire. Hier, à la sortie du musée, il pleuvait très fort. Je demande à la réceptionniste d'appeler pour moi un taxi. Mais avant que le taxi n'arrive, je joins ma sœur au téléphone, qui offre de venir me chercher au musée afin que nous fassions les courses ensemble. J'étais si malheureux d'avoir inutilement demandé un taxi que je me cachais derrière les colonnes dans le hall du musée. Qu'est-ce qui me prend ?

Je parle à ma sœur de mon malheur. Elle le réduit à peu de chose, exactement comme je le fais avec mes amis. Comme si le déni pouvait consoler.

Saint-Denis-de-la-Bouteillerie, le 1^{er} août

J'écris, assis sur le balcon devant le fleuve. Serge vient me voir. Sans le vouloir, je pose ma main sur mon cahier pour ne pas qu'il lise. Il prend un air triste et dit : « Le vent m'étourdit. Je vais me coucher. »

Montréal, le 20 octobre

J'ai rêvé que mes deux pieds pourrissaient.

Montréal, le 30 novembre

J'écoute le vent qui souffle dehors et je chante des chansons à répondre, fin seul.

1993

Montréal, le 9 janvier

J'avais juré de ne jamais aller dans ce café des âmes en peine. M'y voilà. Entrent après moi deux femmes vêtues du même manteau de fourrure noir et coiffées du même bonnet fuchsia.

Montréal, le 12 janvier

J'écris une lettre à Yvon Gallant. Je lui parle de la femme aveugle qui patinait au parc Lafontaine.

Montréal, le 13 janvier

Ma grand-mère a appelé ma mère pour qu'elle lui apporte une boîte de mouchoirs de papier lors de sa prochaine visite. Elle pèse maintenant la moitié de son poids normal et souffre dans toutes les positions.

Montréal, le 27 février

J'ai offert à Serge une longue chaîne en or. Il a quarante ans aujourd'hui.

Montréal, le 5 mars

Je suis monté dans l'autobus sur un coup de tête. Je n'avais pourtant pas envie de pleurer devant des inconnus.

Montréal, le 11 mars

J'aime les natures mortes et les vanités. Quel voyage est-ce que de suivre les verres et les vases dans les mondes qu'on leur a inventés !

Deux vieux messieurs regardent attentivement chaque tableau de l'exposition sur la peinture du XVIII^e siècle en disant tout ce qui leur passe par la tête. Ils commentent la douceur d'un bleu, la vivacité du regard d'un personnage, la dextérité d'une touche, l'embonpoint d'une Samaritaine. Ils se regardent et rient.

Paris, le 9 juin

Dans une moiteur étouffante, étendus côte à côte sur les draps, Serge et moi jouissons des plus infimes mouvements de l'air.

Paris, le 10 juin

Presque à tous les coins de rue, il y a des clochards torse nu sous leur imperméable taché de vin.

Tandis que je dévore mon andouillette, à la table voisine un Africain colossal et un Français de flanelle mêlent magnifiquement les fumées de leurs cigarettes.

Ce soir, j'ai une pensée pour tous ces jeunes hommes étendus sur le ventre dans leurs lits parisiens qui, avant de s'abandonner au sommeil, confient à un petit cahier leur furieux désir d'écrire.

Partout des garçons, souvent beaux et bien élevés, glissent une main dans leur entrecuisse, soit pour replacer leur sexe, soit pour replacer leur slip, soit pour se rendre compte qu'ils sont des hommes, soit pour que nous nous en rendions compte.

Paris, le 12 juin

Dans tout le bruit de Paris, un oiseau virtuose chante pour moi aux Tuileries.

C'est bon d'être seul pour sentir une ville. À deux, même la ville la plus exotique a quelque chose de familier.

Dans la vaste cour du Louvre, j'assiste au spectacle involontaire de deux couples de jeunes gens. Les premiers, complètement trempés, portent des vêtements amples, des sacs mous, ont les cheveux longs ; ils marchent lentement sous la pluie. Les seconds, vêtus d'imperméables gris vert identiques, s'énervent, courent les bras en l'air et sautent par-dessus les flaques d'eau.

Quand j'ai vu pour la deuxième fois les nus de Cézanne dans la semi-pénombre de la petite salle, mon sexe s'est mis à gonfler dans mon pantalon.

Michèle adore l'expression « flambant nu ». Moi, c'est « coq l'œil ». Serge, « fou comme de la marde ».

Michèle raconte qu'à l'université, un après-midi de tempête, Serge avait dit, regardant par la fenêtre : « Comme c'est archaïque, la neige ! » Je raconte que l'été dernier, comme nous atteignons le sommet d'une montagne gaspésienne, il s'est écrié : « Ça sent *Vétiver* de Guerlain ! » Michèle rit en regardant Serge, qui pince les narines et avale une autre gorgée de vin.

Paris, le 13 juin

Une femme entre dans le métro avec une plante gigantesque et fouette le visage des passagers.

Uzès, le 16 juin

Au fond de la vallée de l'Ardèche, une rivière au lit blanc.

Nîmes, le 17 juin

Nous avons quitté Uzès sur la pointe des pieds pour ne pas sentir la tragédie que c'est de ne pas passer toutes nos soirées ici à lire sous les réverbères de la promenade Racine.

Retenir cette séquence de *Ma saison préférée* : Lucien, le fils, nage, nu dans la piscine ; passe, tout près, Réja, dont il essaie d'attraper une jambe ; elle regarde Antoine, qui est couché dans l'herbe à côté de ses béquilles croisées ; lui regarde un avion qui passe dans le ciel au-dessus de la maison dans laquelle Catherine Deneuve casse des œufs pour le déjeuner suivant l'enterrement de la mère.

Devant le Prisunic, assis par terre au milieu de junkies au nez en sang, un jeune homme à l'œil flasque et à l'épaisse chevelure rousse lève la tête pour regarder passer, dans la rue brûlante, cinq garçons en nage qui tirent à bicyclette des panneaux publicitaires.

Ce que je veux ? Être normal sans que rien ne me le rappelle.

Sète, le 19 juin

Au café : un petit cendrier rempli d'eau pour le caniche.

Lagrasse, le 20 juin

Nauséeux, je vais à la fenêtre pour prendre l'air. Un chat se promène sur le toit d'ardoises, un oiseau encore vivant dans la gueule.

Perpignan, le 21 juin

Brume sur le château de Peyrepertuse. Par les meurtrières : du blanc à l'infini.

Céret, le 23 juin

À Collioure, une vieille femme dit à ses deux amies : « Allez, placez-vous devant le cactus, là. » (Il s'agit d'un palmier.) Les deux femmes obéissent, puis l'une se rebiffe. « Je déteste me faire photographe. » « Moi aussi », dit l'autre d'un ton peu convaincant, cherchant à rivaliser de modestie. Elle ajoute : « De loin, ça peut toujours aller, mais de près, je ne supporte pas. Je suis si laide. » Aucune de ses deux amies ne la contredit. Déçue, la photographe dit : « C'est bien beau, des paysages, mais une suite de vues de la mer sans personnage, ça devient monotone. » La fausse modeste l'approuve, mais la photo n'aura pas lieu : elles s'engagent déjà dans la promenade en béton qui surplombe la falaise.

Sant-Feliu-de-Guixols, le 24 juin

À Givonda, sur le balcon de son appartement, un jeune étudiant, yeux noirs et visage princier, suspend ses vêtements fraîchement lavés et tout blancs sur la corde à linge qui traverse la rue : chemises, camisoles, caleçons. Il rougit en me voyant l'observer.

Je lis Proust. Le narrateur est dans le train et se dirige, pour la première fois, chez les Verdurin.

En route vers Barcelone, je repense au beau prince de Givonda. Il avait sans doute tordu ses vêtements à la main. « Ma mère a toujours dit que les anciennes machines à laver, avec tordeur, lavaient mieux que les machines modernes » dis-je à Serge, qui ne comprend pas pourquoi je parle de ça.

Barcelone, le 28 juin

Le voyageur s'émerveille devant tout : le soleil sur la robe blanche d'une fillette, la disposition des légumes sur les étals d'un marché, le regard oblique d'un jeune homme tenant *El País* sous son bras, une brise marine au bout d'une rue qui pue l'urine, le sourire d'une adolescente qui interrompt le baiser de ses amis amou-

reux et exige qu'ils l'embrassent sur-le-champ, la rumeur des passants sur les ramblas, le goût de l'eau fraîche après une grande soif...

Saisissants clochards de Barcelone. Celui qui, à genoux sur le trottoir, tend la main bien haut, dans une pose d'une noblesse admirable. Celui qui a les ongles vernis en rouge vif et tout le corps sale. Celle qui, très grande et vêtue d'un blouson asymétrique noir et blanc, chante en vidant les poubelles avec entrain. Celui qui se cache la tête d'une main et brandit de l'autre un écriteau : « J'ai contracté le sida en trompant ma femme, donnez-moi de l'argent pour manger. » « I'm still loving you », piaille la chanteuse la plus en vogue cet été, comme pour se vanter d'un exploit.

Biarritz, le 2 juillet

À Burguete, notre hôtel est tenu par un homme au sourire philosophique, une femme grave, toute vêtue de noir, et leur fille, vêtue de noir mais souriante. L'hôtel est austère, silencieux et outrageusement propre. Notre chambre est d'une sobriété absolue : deux petits lits en bois qui flottent sur le parquet noir luisant, un crucifix au-dessus de la porte et une ampoule suspendue au plafond qu'on allume en tirant une chaînette.

Sur le col de Garnia, nous sommes accueillis par deux chiens. Le premier se met à aboyer d'une voix grave ; le second l'accompagne dans l'aigu. De tout le voyage, nous n'avons pas rencontré d'êtres aussi tendres, sensibles, chaleureux, frissonnants et comiques.

Nous croyions la vallée semée de roches blanches : ce sont des moutons !

Biarritz, le 3 juillet

À Bayonne, les jeunes sont beaux et belles comme des épées.

Délicieux pique-nique au confluent de la Nive et de l'Adour.

Pour moi, les œuvres d'Ingres distillent des secrets. Aujourd'hui, par exemple, dans le foulard oriental enserrant les cheveux de la baigneuse, j'ai vu de l'ironie. Serge lit les annonces dans *Libération*. « Anne Helin et Christian Soudre se marient aujourd'hui. » Il prononce les noms et dit qu'ils ont l'air fictifs. Je les prononce à mon tour. Un problème d'euphonie pareil est en effet inouï.

Bordeaux, le 6 juillet

Les mots sont parfois trop beaux. Le mot « landes », par exemple. Le « l » offre une sorte de point de vue en surplomb, le « a » ouvrant une perspective large et le « andes » donnant à l'ensemble un caractère exotique. Serge et moi avions imaginé les landes comme un grand territoire lunaire, enveloppant et sauvage. La forêt de pins symétrique qu'elles sont en réalité ne peut que décevoir.

J'ai rêvé que j'avais planté des oignons dans des boîtes pleines de cahiers de notes et de feuilles de papier. J'étais émerveillé de voir qu'ils avaient réussi à pousser.

À Villars, vaste chœur de tourterelles. Leur chant grave, répétitif et fantomatique détonne dans cette campagne riante, ensoleillée, verte, chaude.

Michel me dit au téléphone qu'ils ont été touchés par ma carte postale. Je me souviens qu'en l'écrivant, je m'étais dit : « Ces mots vont les toucher. » Ce qui est curieux, c'est que je ne les aie pas gardés en mémoire ! Il ajoute : « Micheline était contente que tu penses à envoyer la carte de Collioure, qu'elle t'avait recommandé de visiter. » J'ai dû être honnête et avouer que je l'avais expédiée de là en toute inconscience puisque j'avais oublié sa recommandation. J'étais heureux de parler à Michel, mais mes oublis m'ont attristé.

Deux amoureux se disputent devant le château médiéval. Le grand jeune homme basané dit à son amie, une jolie Japonaise portant une robe grise, qu'elle doit trouver du courage, qu'ils ont à marcher, qu'ils sont en voyage, que c'est ce qu'il faut faire, qu'elle est trop jeune pour être fatiguée. Du donjon, je les vois se promenant dans les rues étroites, lui devant, elle loin derrière.

Nervent, le 9 juillet

Nous buvons une boisson gazeuse à l'ombre de l'abbaye.

En route, nous nous abandonnons au plaisir de dire n'importe quoi. Nous faisons de mauvais jeux de mots, lisons toutes les affiches à voix haute, parlons sans arrêt. Je l'appelle « L'Âge Ballot ». Il m'appelle « Saint-Fraïne ».

Je me lève en pleine nuit pour aller aux toilettes, encore grisé par l'eau-de-vie de mirabelle. Assis sur le siège, je sens une lourde bête molle bouger près de mes pieds. Je me lève d'un bond et regagne vite le lit, d'où j'entends un remuement. J'hésite à réveiller Serge, car je sais qu'il a du mal à se rendormir en pleine nuit. Mais je ne peux m'en empêcher. Je tapote son épaule. Il s'éveille et entend comme moi la bête bouger. La sentant soudainement s'approcher du lit, il secoue les draps pour la repousser, et tous deux, en même temps, poussons un cri de panique. Est-ce un chat ? Un rat ? Un blaireau ? Serge se souvient d'avoir laissé la fenêtre ouverte dans la salle de bain. Il me demande d'allumer la lampe de chevet. Je ne trouve pas l'interrupteur. Serge se lève dans le lit, glisse une chaise près du mur, monte dessus et parvient à fermer la porte de la salle de bain sans toucher le sol. Je réussis enfin à allumer la lampe. La bête n'est pas autour du lit. Mais elle remue derrière la porte. Allongés côte à côte, nous restons longuement silencieux avant de retrouver le sommeil. Au réveil, nous ouvrons la porte de la salle de bain. La fenêtre était fermée ! Et nous ne trouvons aucune trace de la bête. Nous faisons nos bagages, descendons l'escalier et remettons les clés de la chambre au patron du château. Il nous demande si nous avons passé une bonne nuit. Nous répondons oui, mais soupçonnons, à cause de son sourire, qu'il a entendu nos cris. Ce n'est qu'à la fin de la matinée, loin du Périgord noir, que nous comprenons. C'était notre premier fantôme.

Bouin, le 11 juillet

Ils sont allés chercher leur amie à l'aéroport de Nantes. Elle est descendue de l'avion en claudiquant, chargée de deux grosses valises. L'une d'elles contenait un

cadeau pour Christianne : des centaines de pommes de pin ramassées dans les Landes. « À faire brûler pour embaumer la maison. »

Bernard a été renversé par une voiture alors qu'il traversait la rue sur un passage clouté. Dans la chute, une vertèbre cervicale s'est fissurée. Il est désormais difficile pour lui de se tenir debout en équilibre, et il a perdu tous ses automatismes musculaires. Quand il boit un verre de vin, par exemple, il doit à chaque gorgée faire une dizaine de gestes conscients : lever le bras, l'approcher lentement du verre, ouvrir les doigts, les refermer, soulever doucement le verre, l'approcher de sa bouche, le pencher un peu, tendre les lèvres, boire, redresser le verre, le reposer sur la table, ouvrir les doigts... Plusieurs fois par jour, il s'excuse de devoir nous fausser compagnie et se retire dans sa chambre pour se reposer.

Christianne nous conduit aux Brochets. La marée est basse. Elle nous fait remarquer la beauté des couleurs de la vase.

Bouin, le 12 juillet

Christianne présente chaque chose d'une façon tellement nuancée qu'on ne sait plus quoi penser quand elle finit ses histoires. Elle décrit, par exemple, Jean Catin, un artiste qui venait à l'Émer pour peindre. Il était marié à Michèle, grande amie de Christianne, qui, elle, faisait du dessin et, sous des airs modestes, cachait de grandes ambitions. Jean Catin, donc, dont les toiles tapissent les murs de l'Émer. Des toiles vraiment horribles, en noir et blanc, présentant des sortes de volumes produits par l'accumulation de centaines de petites formes. Ces masses semblent voler dans l'espace, mi-vaisseaux spatiaux, mi-coquillages futuristes. « Jean Catin avait le cancer quand il a produit ces œuvres, explique Christianne. On peut les lire comme des radiographies affolantes. » Plus elle parle de lui, avec tendresse, bien sûr, mieux on comprend pourquoi ces toiles restent accrochées aux murs. Ce n'est pas le résultat final qui compte ici. C'est le mouvement qui fait se rencontrer des esprits fins, des destins rudes et des œuvres imparfaites.

Christianne dit : « Si tu savais, Serge, comme tu m'as appelée au bon moment. Tu n'aurais pas pu mieux tomber. Ça n'allait pas du tout, tu sais. Mais quand j'ai entendu ta voix... J'étais tellement surprise. Comment as-tu fait pour savoir ? Après dix ans ! C'est vrai, n'est-ce pas Bernard, qu'il nous visite exactement au moment où... ? » « Et si tu étais venu il y a six mois, dit Bernard, ironique, elle t'aurait raccroché au nez. » Nous rions. « C'est sa phrase fétiche, me dit Serge, le soir, avant de s'endormir : "Tu n'aurais pas pu mieux tomber." »

Montréal, le 18 juillet

Je dis à Sylvie qu'il est inutile de continuer à lire tous ces livres sur le spiritisme, la médiumnité et les débuts de la psychanalyse : « Tu n'as qu'à faire apparaître un ectoplasme lors de ta soutenance de thèse. » « Non, répond-elle. Je veux réussir sur les deux plans. Après ma soutenance, quand ils annonceront : "Vous êtes docteur ès arts", je vais lever les bras, invoquer les esprits, et quand les ectoplasmes sortiront de tous mes orifices, je crierai : "Regardez, professeurs, regardez !" » « Il m'a par l'estomac », dit-elle en avalant la dernière bouchée des pâtes aux épinards que son amoureux nous a préparées. Il rit, ne comprenant pas la cruauté de ces mots.

Rivière-Ouelle, le 23 juillet

Debout au bout du quai, je cherche à pénétrer au cœur de cette journée argentine. La brume est si légère qu'on sent à peine sa caresse. Il n'y a jamais eu autant de gens sur la pointe. On y pêche. Un costaud à barbe blanche, généreusement tatoué et coiffé d'une casquette rouge, dit, caché derrière ses lunettes noires : « On tire sur nos lignes en pensant que c'est des éperlans, mais c'est juste de la guédine. » Il s'approche, en rotant, de sa femme au visage d'Indienne et aux longs cheveux gris. Elle lui dit : « Pitou, enlève donc ton *coat*. » Faisant mine de vouloir l'aider, elle glisse une main dans son entrejambe. Il sursaute ; elle rit et tousse en même temps. Un homme sort du chalet près du quai, trois bières à la main. La

femme lui crie : « Pauline est-tu en train d'éplucher ses patates ? » « Non, répond-il, est à toilette. »

Saint-Denis-de-la-Bouteillerie, le 27 juillet

Je regroupe mes souvenirs par familles. Celle des plages sauvages, par exemple : de Santorini en Crête, d'Anamur en Turquie, de Cap-des-Rosiers en Gaspésie, de Montezuma au Costa Rica... Pourquoi donc ces classements ?

Pour bien décrire en mots les impressions que lui ont laissées une ville ou un village, il faut au voyageur beaucoup plus de temps que n'est prêt à lui accorder un interlocuteur moyen.

1992

Montréal, le 5 février

À la cafétéria, j'entends un homme raconter son récent séjour à Beyrouth. « C'est bouleversant de voir sa ville natale à moitié détruite. » J'entends aussi une femme qui s'informe de l'état des routes. Il neige à plein ciel depuis ce matin.

Montréal, le 8 février

À la fin d'un long trajet paisible dans un train berceur, Serge et moi, qui lisions en silence depuis des heures, sentons monter en nous une haine inexplicable. Nous rentrons à la maison sans nous regarder, portant à deux le sac noir devenu un fardeau. Nous accomplissons les gestes les plus simples, comme celui de trouver la clé qui ouvre la porte, avec la gravité de ceux qui font le ménage dans la chambre des morts. Les paroles ne trouvent plus d'oreilles. Quoi ? Fallait-il à tout prix que le voyage échouât ?

Je durcis comme la boue à la fin de l'automne.

La réconciliation est au-dessus de mes forces. Je décide de passer la nuit à faire

semblant d'être seul dans le lit. Sur le dos, immobile, yeux fermés, je traverse mille petits tunnels colorés. Au réveil, je sens ma main sur la hanche de Serge.

Montréal, le 3 mai

Dans l'autobus, un homme aux cheveux longs ouvre une boîte de haricots en conserve. Il pose ses lèvres sur le rebord coupant et boit la saumure, puis il prend une fourchette et avale les haricots. Il ouvre une boîte de champignons en conserve. Il pose ses lèvres sur le rebord coupant, boit la saumure, puis prend la fourchette et avale les champignons. Il a un gros médaillon coloré dans le cou. Il ouvre une boîte de pois chiches, boit la saumure et mange rapidement les pois chiches. Nous sommes presque au terminus.

Je me rends au cinéma pour voir un film turc. La caissière m'annonce que tous les billets ont été vendus. Je rebrousse chemin. J'improvise une chanson douce qui parle de miroirs, d'arbres et d'amitié.

Je siffle et chantonne à cœur de jour. C'est ce qui me donne mal à l'estomac.

Au restaurant, j'écoute la conversation de deux femmes vêtues de tailleurs chics. Elles font l'inventaire de leurs restaurants et bars préférés et nomment les personnes qui les leur ont fait découvrir.

Ô la musique des autos qui filent dans la rue mouillée !

Saint-Denis-de-la-Bouteillerie, le 5 juillet

Quand Nathalie et moi avons un besoin fou de nous dire des choses vraies, je sens que nous devenons des personnages. Si elle acquiesce à une idée que j'ai soigneusement formulée, les larmes me montent aux yeux.

Saint-Denis-de-la-Bouteillerie, le 9 juillet

Ma mère raconte à mes amis notre visite du grand hôtel de bois sur la pointe de Rivière-Ouelle en ajoutant des éléments purement fictifs. Elle parle du grand

piano à queue noir au milieu de la salle de danse alors qu'en fait, il n'y a qu'un vieux piano droit près du bar. Pour elle, l'effet à produire est plus important que la réalité.

Pour moi, ma mère a toujours été l'extravagante et mon père, l'homme normal. Mais ce n'est pas juste, car mon père observe, analyse et repère tout avec un souci du réel aussi extravagant. Rien n'échappe à son attention : aucun chant d'oiseau, aucun cycliste qui passe dans la rue. Après quelques jours, il connaît tous les recoins de ma maison et toutes les habitudes de mes voisins. Cet après-midi, par exemple, deux bergers allemands couraient derrière un Dodge Ram noir sur la route de l'église. Quand le chauffeur a klaxonné, les deux chiens ont sauté dans la boîte de la camionnette. Serge et moi étions fascinés par la scène. Mon père, lui, s'étonnait que nous ne les ayons encore jamais remarqués : « Ce gars-là habite avec ses chiens dans la maison jaune au toit vert juste en face de la station-service. »

Carleton, le 11 juillet

Pour aller jusqu'au bout du sentier de l'Éperlan, je dois traverser le pont suspendu au-dessus de la chute. C'est évidemment le seul de tout le parc à être en si mauvais état : les rondins sont complètement pourris. Parce que j'ai le vertige, il me faut beaucoup de temps avant de me résoudre à passer. Le temps de faire tous les scénarios de catastrophe possibles. Voilà, le pont craque, je tombe, la chute m'emporte, je me cogne la tête sur la grosse roche...

C'est ce qui arrive quand la fiction mène. Ou plutôt : ce qui n'arrive pas.

Charlo, le 12 juillet

Dans la rue principale de Dalhousie, les gens se promènent comme si de rien n'était. Du côté des terres se déploient un parc bien aménagé et une suite de petits commerces très propres. Du côté de la mer, une immense usine bouche complètement la vue. Une usine sombre, sale, entourée de déchets.

Shippagan, le 14 juillet

La porte du restaurant émet un couinement si étrange que, chaque fois que quelqu'un l'ouvre, les clients avalent une bouchée de travers.

La serveuse s'excuse avant de me remettre l'addition qui a été détrempée par le cuisinier.

Shippagan, le 15 juillet

À minuit, assis devant le drugstore, Serge et moi regardons la ronde des voitures dans le parking du centre commercial.

Moncton, le 19 juillet

On pouvait voir, jusqu'à hier, un garçon bizarre se promener dans les rues de Moncton, un petit sac d'Air Canada sous le bras. Il marchait en se déhanchant lascivement. Personne ne le connaissait vraiment. Un jour, Yvon l'a rencontré à la Cave à Papes. Le garçon lui a raconté qu'il allait bientôt devenir une fille. Yvon lui a demandé s'il allait subir les opérations et tout. Il a répondu que ce n'était pas nécessaire, qu'il prenait les pilules anticonceptionnelles de sa mère. Il a été retrouvé pendu la nuit dernière.

Montréal le 28 juillet

Geneviève m'appelle, paniquée. Le tuyau de sa baignoire est percé. Elle dit que toute la plomberie flanche, chez elle, ces jours-ci. Elle se demande si c'est un signe. Et si c'en est un, un signe de quoi ? Est-ce la maison qui se rebelle parce qu'elle se sent négligée ? Il lui faudrait alors tout réparer, tout repeindre, faire rembourrer les meubles, acheter des tapis. Ou est-ce la vie qui lui dit de quitter ce lieu des vieilles habitudes, tout déglingué ?

Mon ami poète dit qu'il ne sent rien. Qu'il ne sent rien et ne peut même pas écrire là-dessus parce que, quand il se relit, il ne peut pas savoir si c'est bien ce rien qu'il fait sentir.

Serge et moi arrêtons chez Pierre sans avertir. C'est André, un ami en visite, qui répond à la porte. Pierre est parti faire des courses et doit revenir d'une minute à l'autre. André nous prie d'entrer, mais dit qu'il doit nous fausser compagnie quelques minutes pour faire son traitement quotidien. Il s'injecte un médicament pour se protéger du cytomégalo virus, qui peut rendre aveugles les malades du sida. Nous nous assoyons dans le salon et cherchons un titre pour notre prochain vidéo. Lui, dans la chambre, ne fait aucun bruit. Au moment où il termine son traitement, la sonnette retentit. Il ouvre la porte à un grand blond qui parle anglais. Tous deux s'assoient dans la cuisine. Le blond a vu l'annonce dans le journal. Il est intéressé à acheter le voilier de l'amant d'André mort l'hiver dernier.

Saint-Denis-de-la-Bouteillerie, le 9 août

Notre voisine se berce dans la balançoire fleurie en regardant le fleuve à travers ses lunettes de soleil. À côté d'elle, dans l'ombre du garage, étendu par terre, son chien rêve en gémissant doucement.

Montréal, le 28 novembre

En soirée, Serge et moi allons à l'appartement vide, rue Berri, afin d'y prendre les derniers objets qui nous appartiennent, dont deux luminaires. En enlevant l'applique murale de la salle de bain, je provoque un court-circuit. Nous sommes plongés dans le noir. Serge, qui a peur que je m'électrocute ou que je provoque un incendie, propose que nous allions au dépanneur pour appeler mon père et lui demander conseil. C'est ma mère qui répond. Elle me dit que des policiers arriveront sous peu chez eux, car elle a mal composé le code pour désamorcer le système d'alarme. Mon père nous conseille d'attendre la lumière du jour pour régler le problème. C'est impossible, car la nouvelle propriétaire emménage le lendemain matin. Courageux, je retourne à l'appartement, j'écarte soigneusement les fils et nous quittons à jamais ce lieu où nous avons été heureux.

1991

San José, le 4 janvier

Dans cette ville qui combine nature luxuriante, béton et essence mal raffinée, les vendeurs sont partout, criant pour offrir aux passants des billets de loto, des papayes, de la noix de coco grillée...

J'ai le journal de voyage de Montaigne dans mes bagages : je ferai parallèlement mon voyage et le sien.

San José, le 5 janvier

Nous sautons dans l'autobus qui mène à Heredia. Un incroyable vacarme y règne. Son moteur pétarade. La radio diffuse à tue-tête la description d'un match de soccer par un homme qui hurle pour captiver ses auditeurs. Et les autos klaxonnent partout autour. Tout à coup, une petite fille se lève. Debout dans l'allée centrale, elle se met à chanter un air lent et sentimental.

Assis au fond d'un restaurant bondé de l'*avenido centrale*, nous commandons deux bières, deux soupes aux haricots noirs, une assiette de riz aux crevettes et un filet de poisson. Nous parlons tranquillement, j'allume une cigarette, quand j'entends quelque chose tomber à mes pieds : un rat.

Parc Manuel Antonio, le 6 janvier

J'ai pissé dans la mer, face aux vagues, en pensant à Montaigne qui court l'Italie à la recherche de l'eau qui soignera sa gravelle. Quand il parle de sa verge qu'il serre afin de donner un élan à la pierre qui doit passer, je sens que nous sommes au plus près de la vie.

En file, les fourmis rouges descendent de l'arbre, chacune transportant un morceau de feuille verte bien rond.

Parc Manuel Antonio, le 8 janvier

Je me réveille dans un drôle d'état, complètement engourdi par mes rêves. Serge me dit que le propriétaire de l'hôtel racle son jardin depuis l'aube.

Nous sommes allés deux fois à Quepos. Le jour, c'est une ville poussiéreuse qui sent la pourriture. Le soir, c'est un endroit calme aux ombres très noires et aux lumières très blanches, où il fait bon manger des glaces à la noix de coco.

Parc Manuel Antonio, le 9 janvier

Étendus sous les palmiers, nous voyons passer au-dessus de nos têtes vingt-deux petits singes au visage blanc.

1990

Moncton, le 10 juillet

Valmont nous accueille en tendant à chacun un œillet de son jardin.

Le grand-père de Paul croyait aux lutins. « La nuit, ils font des tresses dans la crinière des chevaux », disait-il.

Moncton, le 12 juillet

Un artiste fortuné de Moncton a perdu, au début de l'été, une bague couverte de gros diamants et, paraît-il, il en fait un drame. Yvon est convaincu qu'elle est dans la pâte épaisse de l'un de ses tableaux.

Patricia a les cheveux et le visage gris. Elle vient de rencontrer, dans un centre d'hébergement pour femmes battues, une fille dont elle est tombée amoureuse.

Moncton, le 13 juillet

Serge flotte comme une guenille dans la mer.
Dans l'obscurité, Raymonde parle aux engoulevents.

Saint-Jean-Port-Joli, le 25 juillet

J'ai fait l'aller-retour Québec/Montréal aujourd'hui. Le temps d'entendre une infirmière dire à Michel que la fièvre a complètement disparu. Sa malaria est guérie.

Saint-Jean-Port-Joli, le 6 août

Je dois me rendre à l'évidence : je suis un mauvais vacancier. J'ai du mal à ne rien faire. Pour moi, les vacances doivent être une suite de moments concentrés. J'aime, par exemple, écrire dans ce cahier tout en écoutant la mytérieuse musique balinaise que Patrick vient de m'envoyer et en levant les yeux vers le fleuve de temps en temps pour essayer d'en saisir la majesté.

Saint-Jean-Port-Joli, le 9 août

Quand nous sommes sur la pente de la mésentente, Serge et moi parlons à voix de plus en plus basse, ce qui nous oblige à nous faire répéter l'un l'autre jusqu'à ce que l'un des deux enrage.

Saint-Jean-Port-Joli, le 11 août

Nous sommes sur le balcon, entourés d'un rideau de pluie. Nous partons après-demain. Sans m'en rendre compte, j'ai encore plongé profondément dans ce paysage et j'y ai puisé beaucoup de bonheur. Il pleut, temps précieux, calme, à soi.

Montréal, le 1^{er} octobre

Une passante marche de façon nonchalante en tenant sa bouteille de Coke par le goulot, comme les femmes d'autrefois traînaient par le cou leur poulet égorgé.

Chemise bleue, pantalon vert, souliers bruns : je suis déguisé en paysage.

1989

Vers Paris, le 22 février

La pleine lune se reflète sur l'aile de l'avion.

Paris, le 2 mars

Les vagabonds se font la barbe dans les toilettes du musée.

Paris, le 7 mars

Tard le soir, devant cinq de ses amis, ivres eux aussi, Lucie demande à son fils, qui joue à attacher des chaises les unes aux autres : « As-tu un zizi, garçon ? As-tu un zizi ? » Elle a perdu un soulier sur le chemin du retour, ses lunettes aussi. A failli débouler l'escalier.

Paris, le 9 mars

Il est devenu insupportable pour Serge et moi d'attendre ensemble dans la file du supermarché.

Paris, le 10 mars

Je vois, loin devant nous, une vieille femme chargée de paquets. Elle avance péniblement, portant une belle azalée en pot, un bouquet de trois roses et un sac de provisions. Nous voyant approcher, elle dit, d'un ton suppliant : « Messieurs,

messieurs, j'ai besoin de votre aide. J'ai acheté trop de choses. Et ce pot est si lourd ! Pouvez-vous m'accompagner jusqu'à la rue Pernety ? Les fleurs sont pour mon mari. Il est mort l'automne dernier. J'ai peur d'aller au cimetière, alors je dépose les fleurs devant sa photo dans mon appartement. J'ai quatre-vingt-trois ans, vous savez. Je m'ennuie terriblement. Samedi dernier, je regardais la lune et j'y ai vu mon mari, avec qui j'ai vécu 63 ans — ce n'est pas rien, vous savez —, et je me suis dit : "Je vais le rejoindre, je vais me jeter dans la Seine." Monsieur le boulanger est passé par là et m'a vue pleurer. Je lui ai dit que je voulais me jeter dans la Seine. Il a dit : "Je vous suis !" Les gens sont fous ! Vous aimez la pizza ? Moi, je déteste. Mais j'aime les escargots. Regardez cet immeuble. J'y ai été caissière pendant quarante ans. Ils le détruisent pour faire un autre truc américain. Oh ! messieurs, vous êtes trop bons ! Vous êtes trop bons. »

Munich, le 11 mars

Ses cheveux noirs scintillent autour de son visage endormi ; dans les draps blancs, c'est un prince.

Vienne, le 15 mars

Deux tableaux : un petit faon blanc qui se sauve dans la tempête noire, et l'auto-portrait d'une femme artiste tenant à bout de bras, en avant-plan, son bébé nu.

Budapest, le 17 mars

Le jappement des chiens de Buda nous parvient décuplé dans la chambre que nous louons à Pest, chez M^{me} Noda.

Plovdiv, le 22 mars

De l'autoroute, où nous filons vers le sud, je vois, sur la crête de la montagne, une lente, longue et noire procession suivant un corbillard trainé par des chevaux.

Des feux partout : de feuilles, de déchets.

Dans la nuit, sur la route cahoteuse, nous croisons des porcs, des poules, des paysans tirant des charrettes surchargées, des enfants en guenilles, des camions aux phares brûlés...

Près de Dimitrougrad, le 23 mars

Vingt jeunes hommes en uniforme pellettent de la terre pour refaire un aqueduc. Ils portent tous un pantalon kaki et une jolie camisole bleue. Voir la sueur briller dans leur cou.

Istanbul, le 27 mars

Un adolescent a glissé un pissenlit dans la fermeture éclair de son pantalon noir. La joie pépie dans les rues : rebondissements de ballons et cris des marchands de galettes, de figues, de loukoums, d'oranges, de bananes, de légumes, de pain... Ah ! Les garçons qui se promènent avec des beignets sur la tête !

Avanos, le 1^{er} avril

La jeune femme qui sert le petit-déjeuner à l'Hôtel Sofa est toujours en train de courir. Elle n'est pourtant pas débordée. Elle joue la panique pour amuser les clients. Je demande un café. Elle lève les bras en l'air, se retourne et court vers la cuisine en faisant claquer ses sandales.

Je m'assois devant le paysage. J'ouvre grand les yeux. Je le laisse entrer en moi. Puis je pars.

Avanos, le 3 avril

Pour nous recevoir, Bashiar a revêtu un habit chic, bleu marine avec de fines rayures rouges, et une cravate blanche retenue par une agrafe à tête de cheval.

Bashiar a de beaux yeux d'enfant ornés de longs cils noirs, et un irrésistible sourire d'homme timide. Son assistant est un géant, visage maigre, yeux humides et barbe de vizir. Christian et Henri, deux Français qui travaillent ensemble en Syrie, l'un filiforme, l'autre rond, se sont joints à nous. Nous buvons beaucoup de vin. Tard dans la nuit, l'assistant prend son asak et se met à jouer et à chanter. Christian demande à notre hôte de danser. Sans hésiter, Bashiar se lève, arborant son sourire, et danse, la tête haute, faisant claquer ses doigts et balançant son corps de gauche à droite dans un déhanchement à peine perceptible.

Grande balade dans la vallée parmi les lézards, les cailloux, les ronces et les chapelles des premiers chrétiens.

Anamur, le 6 avril

Sur la route serpentine et sans garde-fou qui traverse le Taurus, montagnes de neige et d'oliviers, j'égare la moitié de mon vertige.

Je me dirige vers la voiture et vois que Serge parle en français à un garçon. Ce dernier nous conduit vers la boutique du tailleur, tout près. Tandis qu'on nous confectionne des pantalons bouffants, une quinzaine de personnes passent nous rendre visite à la boutique : un menuisier qui a vécu neuf ans en France, le professeur de l'école de Mut, un homme d'affaires qui habite maintenant à Hambourg et possède une Mercedes jaune... Le tailleur est assisté de deux lumineux apprentis. Le premier, à la machine à coudre, travaille avec une efficacité déconcertante. L'intelligence luit dans ses beaux yeux tristes. Concentré sur son travail, il ne parle pas. Mais il nous lance de temps en temps, sans le vouloir, des regards électriques. L'autre garçon, d'environ huit ans, est aussi charmant. Les cheveux très courts, il pense à embobiner du fil, aller chercher du thé, porter les chaussures blanches du professeur chez le cireur, ranger les tasses vides sous le comptoir. Les deux garçons emballent nos jeans dans du papier de soie. Vêtus de nos pantalons bouffants, nous plongeons de nouveau dans les falaises, les vallées et les précipices.

Après avoir été réveillés par les camions, les ânes, les coqs et par la voix du muezzin qui chantait au sommet du minaret juste devant notre hôtel, nous sommes allés voir le château sur la montagne où des chiens noirs nous ont montré leurs crocs.

De pays en pays, nous suivons le printemps.

Alanya, le 9 avril

Il y a des milliers de ballons en Turquie. Partout, sur les routes, des camions chargés de ballons multicolores.

Dans la montagne, des enfants sont postés à tous les cinq tournants. Ils nous tendent des amandes, le regard suppliant. Leurs pères n'iront les chercher qu'à la tombée du jour.

Si je le pouvais, je ferais un film sur Serge qui s'avance dans la mer, plie les genoux à quelques reprises pour immerger son corps, puis revient vers moi, ruisselant et doré dans la lumière du crépuscule.

Antalya, le 11 avril

Une famille occupe une des quatre grandes roches plates au bas de la falaise. En descendant, je vois la mère et ses deux enfants. Plus tard, j'aperçois le père, flottant, assez loin du rivage, dans les grandes vagues. L'eau bleue translucide laisse voir qu'il est nu. Nageant comme un dauphin, heureux, il s'approche de la rive, puis sort de la mer, svelte et frissonnant. Il s'étend sur la grande roche plate, respirant l'air chaud par tous les pores de son corps. Les enfants le regardent. La mère feint de dormir.

Kas, le 13 avril

J'aime me faire bercer violemment par les vagues.

Kusadasi, le 18 avril

La jeune employée de la pension sort avec deux tasses de thé sur un plateau d'argent et les porte aux éboueurs qui prennent une pause. Les verres deviennent minuscules dans leurs grosses mains sales.

De notre chambre, nous ne voyons que des fragments de mer entre les buildings.

Serge et moi jouons à deux jeux : 1) inventer des histoires fausses sur la Turquie ; 2) faire l'inventaire de nos défauts mutuels (*c'est plus délicat*).

Ayvalik, le 19 avril

Comme d'autres l'ont fait des milliers d'années avant moi, je bande dans les ruines d'Éphèse devant deux pectoraux de pierre.

Hôtel Yilmaz. Derrière le rideau rouge, brillant dans le soleil, le calorifère dessine une ombre en forme de couronne. D'abord l'amour, puis visite chez le barbier.

Geribolu, le 20 avril

Dernier après-midi en Turquie, dans un grand *çay bahesi* aux tables couvertes de nappes à carreaux qui volent au vent.

Kavala, le 21 avril

La mer illuminée par la ville clapote.

Thessalonique, le 22 avril

Sur les terrasses du port, les gens chics parlent longuement devant leurs tasses vides.

Au bord de la route, après les chameaux, l'ours, les ânes, les vaches et les chevaux : une énorme tortue !

Titograd, le 24 avril

Nous apercevons en même temps, après un tournant, un camion rouge qui arrive à toute vitesse vers nous en dérapant. Serge freine sur la chaussée glissante. Nous avançons inéluctablement vers le camion. Je ferme les yeux et crie. Quand je reprends connaissance, je demande : « Serge, tu es là ? » Il me répond. J'ouvre les yeux. Il est ensanglanté. Une plaie sur son front laisse couler du sang sur ses yeux. Un homme vient à notre rescousse. Je demande à Serge où il a mal. Il bouge ses membres. Il a toute sa tête. L'homme nous conduit jusqu'à un dispensaire, filant à toute allure sur la route dangereuse. Là, on recoud une grande coupure sur le bras de Serge. Nous sommes vivants.

Le scénario ne cesse de se répéter dans ma tête. Le camion dérape. Serge freine. Je ferme les yeux. Nous percutons le camion dans un fracas épouvantable.

J'ai une chambre à l'hôtel. Serge est à l'hôpital. Je suis inquiet. Ses yeux apeurés, les tremblements, les coupures, la fièvre.

Une chanteuse entonne une chanson monténégrine que fredonnent plusieurs clients du restaurant. Elle est accompagnée par un musicien qui souffle dans un instrument produisant un bruit venteux et plaintif, comme quand cornent les bateaux ou les camions. Encore le camion.

Tous les clients sont maintenant debout, le poing en l'air, et chantent un hymne passionné.

Titograd, le 25 avril

Serge est prisonnier de l'hôpital. Il veut sortir de là et rentrer à Montréal. Personne ne comprend ce qu'il dit.

J'attends l'appel de M. Putnik de la compagnie Renault. Je ne veux pas retourner dans les falaises. Je regarde ma montre toutes les trois minutes, puis je la remets dans ma poche. Le bracelet a été brisé lors de l'accident.

Belgrade, le 27 avril

Nous sommes à l'Hôtel Dom. Serge est couché. Il est couvert de petites coupures. Il a mal aux genoux et au bras gauche, et sa lèvre saigne continuellement malgré les points de suture.

Demain, deux employés de l'ambassade du Canada nous accompagneront à l'aéroport afin que l'on ne nous embête pas au sujet de la voiture abandonnée.

Vers Montréal, le 28 avril

De retour d'un pèlerinage à Medugorje, le douanier emphysémateux semble poursuivi par la mauvaise fortune. Une bouteille de liqueur alcoolisée a éclaté dans son sac de voyage, souillant les petites poupées croates qu'il voulait offrir à ses nièces.

Montréal, le 4 mai

Après l'accident, j'ai eu le sentiment d'avoir échappé à la mort une fois pour toutes. Il n'en est pourtant rien. C'est ce qui me trouble le plus dans cette expérience : ne pas savoir quelle leçon en tirer.

Saint-Jean-Port-Joli, le 7 juillet

Dans le vent chaud, tout près du fleuve, les pieds dans l'herbe, je me sens loin des malheureux et plus près des inquiets.

Montréal, le 18 septembre

Je ne me souvenais pas que la rumeur de la ville était si forte au sommet du mont Royal. Suivant un sentier, je m'enfonce dans le bois, m'allonge dans l'herbe d'une petite clairière et ferme les yeux. Un craquement de branches me réveille. Un colosse étend une couverture à quelques mètres de moi. Il fait des gestes étranges, se masse tout le corps. Je me mets à avoir peur. J'entends tomber des

projectiles. Je crois que c'est le colosse qui lance des cailloux dans ma direction. Je contrôle ma peur. Les bruits cessent. Un écureuil qui a senti les noix dans mon sac tourne autour de moi. Je ne sais que faire pour l'éloigner.

1985

Montréal, le 5 mai

Je suis assis dans une grande pièce rectangulaire qui me sera bientôt familière. On dirait que la vie se repose. Serge est parti poster une lettre. Il ramènera avec lui le bonheur.

Montréal, le 16 mai

Ce matin, une jeune femme m'a injecté un liquide coloré dans une veine afin qu'on puisse voir où en est la maladie.

Serge m'a dit : « Je ne pourrai jamais voir ton corps comme une chose malade. »

Montréal, le 21 mai

Ce soir, j'entre dans de beaux draps propres, blanchis, aseptisés, empesés. Sans l'odeur de Serge dedans. Les draps de la fin ou du début de quelque chose.

1983

Mirabel, le 10 septembre

J'ai traversé les portes en vitesse. J'avais peur de manquer l'avion. Je n'ai dit au revoir ni à Michel ni à Nathalie, partis acheter de la gomme à l'autre bout de l'aéroport. Une vieille Italienne pleure à côté de moi. Ses dizaines d'enfants et de petits-enfants lui envoient des saluts du haut de la mezzanine. Elle pleure, s'éventant avec un feuillet *duty-free*. S'en va-t-elle pour toujours ?

Paris, le 22 septembre

Je pars à la recherche de mon histoire.

Monaco, le 2 octobre

Le père d'Amélie me prête une chemise blanche et un pantalon bleu marine pour qu'on m'admette dans le club privé. J'y danse toute la nuit sur des airs à succès, dans la magnificence du pareil.

Milan, le 9 octobre

Je me sens comme une motte de glaise qui tombe.

Florence, le 16 octobre

Le camion du petit homme qui nous conduit à Florence est rempli de parapluies.

Rome, le 22 octobre

Un million de punks, de freaks, de communistes et de chrétiens sont réunis pour la paix. La manifestation, joyeuse, déborde de chants clairs. Les *mammas* offrent à la ronde du vin, du pain et de la mortadelle.

Vers Patras, le 27 octobre

Crevaison tout près de Bari. Le chauffeur ordonne à Gisèle de s'éloigner de la voiture pendant la réparation. Nous ne comprenons pas pourquoi. Il me demande discrètement si elle est menstruée, ce qui expliquerait notre malchance.

J'ai quitté l'Italie pour le mal de mer. Rien devant, rien derrière. En haut, la lune.

Vers Patras, le 28 octobre

Pieds nus sur le pont brûlant, je cours et danse dans le vent du large. Je n'ai jamais été aussi heureux.

Patras, le 29 octobre

La côte s'est rapprochée assez lentement pour que je me fasse à l'idée de descendre du bateau intérieur, édénique, où j'étais.

Githion, le 2 novembre

J'ai perdu un soulier dans la soute de l'autobus, hier.

Errant dans le village, je vois un chien violer une chienne, de vieilles femmes en noir tirant des mulets chargés de foin, et des oranges qui ne seront jamais cueillies parce qu'elles surplombent la falaise.

Githion, le 3 novembre

J'ai passé de longues heures sur la grève, dans le noir complet, à écouter les vagues. Parfaitement seul.

Attente au bar. Ouzo sur ouzo sur café. Le bateau est en retard. À la télévision, un film étrange met en vedette deux belles actrices. Je me sens étonnamment riche grâce à mes provisions : pain, feta, oranges. J'attends, tranquille. Le port se remet doucement de la longue panne d'électricité.

Giorgiopolis, le 6 novembre

L'homme au bandeau noir a un nez camus escorté par deux ovales perçants. Ses bras sont tristes ou sages ; ses gestes, doux. Je me noie dans ses regards. Il frôle ma jeune joue de sa main ancienne. Nous nous sourions exagérément, comme des fous.

Le vieux trace un 6 sur le sable avec sa canne. L'heure du repas. Il me regarde longuement recoudre mon sac et feuilleter le gros livre rouge. Je lui dis que je me suis baigné. Il me signifie avec ses bras qu'il fait froid. Lui ne passe pas ses journées, comme les autres hommes, à jouer aux cartes et à boire du Metaxa. Tous les jours, il marche jusqu'à la chapelle isolée, lentement mais d'un pas assuré : il connaît chaque pierre du chemin irrégulier qui avance dans la mer.

Giorgiopoli, le 8 novembre

J'ai rêvé à la montagne de la naissance.

Le vieux m'invite à dîner. Je refuse poliment. Il me quitte, serrant le gros pain de blé contre son cœur. Soudain, après quelques pas, il s'arrête. Pour ne pas aller trop vite ? Tous les vieux marchent. Et s'arrêtent. Avec leurs cannes. Chacun son pas. Les vieilles, elles, balaient. À longueur de jour. Balaient le sol devant leur maison. S'arrêtent parfois pour dire deux mots à un vieux qui s'est immobilisé devant chez elles. Et les journées passent.

Plakias, le 10 novembre

Je marche seul sur les hauteurs de la montagne nue depuis ce matin. Loin devant et derrière, il n'y a personne.

Dans ma tête, encore trop de connexions défectueuses.

Plakias, le 12 novembre

Le soleil traverse le vent froid et me réchauffe.

Une voix pense dans ma tête. La voix d'un ancien rêve. Elle se moque de tout ce qui me vient à l'esprit au fur et à mesure que je pense.

Héraclion, le 16 novembre

Le propriétaire de l'auberge d'Agios Nicolaos est un diable. Il claque les portes avec une violence inouïe. Il nous réveille en pleine nuit pour compter les lits occupés. Il y a de la boue dans la toilette. Le dortoir sent l'étable.

Santorini, le 18 novembre

Je voudrais être cette échelle bleue appuyée sur la chapelle blanche.

Munich, le 28 novembre

Je n'aurai pas réussi à faire le point sur ma vie.

Zurich, le 30 novembre

Je me paie le luxe de laver mon linge à la machine.

Paris, le 10 décembre

Partout des rires d'enfants. Carillons frêles d'hiver.

Bruxelles, le 14 décembre

Au fond de moi, quelqu'un est soulagé de rentrer à la maison.

Montréal, le 18 décembre

Rien n'a changé ici, sinon les endroits où l'on danse le soir.

Serge Murphy et Charles Guilbert tiennent à remercier
de leur précieuse collaboration France Choinière, Guylaine Coderre,
Anne-Marie Cousineau, Marie-Orphée Duval, Janou Gagnon, Pascal Grandmaison,
André Harvey, Geneviève Letarte et Joanne Véronneau.

Conseil des arts
et des lettres

Québec



Conseil des Arts
du Canada



Canada Council
for the Arts

CONSEIL DES ARTS

DE MONTRÉAL



Distribution
ABC Livres d'art Canada
372, rue Sainte-Catherine O. #229
Montréal (Québec) H3B 1A2 Canada
téléphone : 514.871.0606
télécopieur : 514.871.2112
www.ABCartbookscanada.com

Achévé d'imprimer en mai 2004 par l'Imprimerie l'Empreinte.

AUTRES TITRES DE LA COLLECTION

Un chevreuil à la fenêtre de ma chambre

Marie-Ève Gagnon, récit
Marisa Portolese, photographies

Terre océane

Daniel Danis, récit
Susan Coolen, photographies

L'impasse d'A.S.

André Martin, récit et photographies

Déviances poétiques – Trilogie urbaine

Cynthia Girard, contes et poèmes
Anne-Marie Zeppetelli, photographies

Piercing – Trilogie urbaine

Larry Tremblay, récit
Petra Mueller, photographies

Venir après – Trilogie urbaine

Joseph Jean Rolland Dubé, récit
Suzan Vachon, photographies

Deux ou trois feux

Élise Turcotte, poèmes
Jocelyne Allouche, photographies

Cimetières : la rage muette

Denise Desautels, poèmes
Monique Bertrand, photographies

Avec ce livre, deux mondes, plastique et littéraire, se rencontrent. Dans une forme proche de celle du journal, il y est question du corps, du travail de création et de l'étrangeté. Serge Murphy y présente des collages dans lesquels se trouvent des images érotiques, des détails de ses sculptures ainsi que des signes hétéroclites : croquis, morceaux de dessins abandonnés, etc. L'image photographique, insistant sur la dimension temporelle, la quête d'une mémoire, donne à l'ensemble de ces collages la tonalité du journal. En même temps, la photographie est ici employée comme un matériau à bricoler, à voiler, à déplacer, à manipuler. Charles Guilbert y présente, pour sa part, des fragments du journal éclaté qu'il tient depuis une vingtaine d'années. L'intimité, ici, est dévoilée à travers des descriptions de paysages familiers ou étrangers, de personnages, d'œuvres d'art, de moments partagés ou d'intuitions fugitives. Le fragmentaire est exploité dans son pouvoir de suspension et de collision. Les réflexions côtoient les courtes notations ; les lieux et les temps se télescopent pour former un ensemble poétique. Décontextualisés et mis en relation, les éléments des collages de Serge Murphy comme ceux des textes de Charles Guilbert s'intègrent dans une écriture de l'intime et se laissent deviner à travers le débordement, la fantaisie, le désir illimité.



La collection DES PHOTOGRAPHES propose un espace ouvert au croisement des genres, un lieu de rencontre où photographie et écriture composent une même œuvre à double entrée.

